

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Pour une critique de la sémiotique de Roland Barthes

par *Marianne Hirsbrunner*, Neuchâtel

No 18 — Juillet 1973

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de recherches sémiologiques

Avenue du Premier-Mars 26

2000 Neuchâtel (Suisse)

POUR UNE CRITIQUE DE LA SEMIOTIQUE
DE ROLAND BARTHES

par Marianne HIRSBRUNNER, Neuchâtel

No 18 - Juillet 1973

Ce travail, présenté comme mémoire de licence en français à la Faculté des Lettres de Lausanne, appartient en même temps de droit au Centre de Recherches sémiologiques de Neuchâtel, dont l'activité l'a rendu possible et dans le plan de travail duquel il a sa place.

Je suis heureux que ce cahier soit ainsi le premier résultat, très positif, d'une recherche pluridisciplinaire en Suisse Romande.

Jean-Luc SEYLAZ

INTRODUCTION

A en croire R. Barthes lui-même, il ne s'est occupé dans sa recherche que d'un seul et même objet: le langage "...il n'y a qu'un objet duquel je n'ai jamais désinvesti mon désir: c'est le langage: le langage est mon objet petit a."¹⁾ ou ailleurs: "...dès mes débuts, j'ai éprouvé le même intérêt qu'aujourd'hui ou si vous voulez, la même obsession pour...disons: la signification, le langage littéraire, les langages."²⁾

Au premier abord ces deux déclarations pourraient rassurer le lecteur de Barthes qui, devant la diversité des domaines abordés (litt., critique litt., cinéma, théâtre, musique, mode, nourriture, publicité, peinture, enseignement, faits divers, etc.) et ses méthodes toujours différentes, toujours nouvelles³⁾, reste perplexe et embarrassé. Un seul et même objet, le langage. L'unité de l'oeuvre est donc sauvée; et par là-même la possibilité d'en rendre compte. Il suffirait pour livrer une image fidèle des essais barthesiens de les lire minutieusement, de ne rien "sau-

(1) BARTHES, "Réponses", Tel Quel, no 47, Automne 1971, p. 99.

(2) BARTHES, "Critique et Autocritique. Un entretien d'André Bourin in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 70, p. 1.

(3) Un rapide survol de la bibliographie (cf. p. 51-53) donnera au lecteur une première idée de cette diversité.

ter", de noter chaque "idée" nouvelle. Tout serait donc une question d'attention, d'application, de patience.

Le produit d'une telle lecture ne serait autre qu'une "réduction de texte", un résumé. Pratique certes courante dans nos écoles, mais que R. Barthes a précisément dénoncée en montrant qu'elle obéit au vieux postulat de la séparation entre fond et forme.

On le sait, il y a dans nos écoles un exercice qui s'appelle la réduction de texte; cette expression donne bien l'idéologie du résumé: il y a d'un côté la 'pensée', objet du message, élément de l'action, de la science, force transitive ou critique, et de l'autre le 'style', ornement qui relève du luxe, de l'oisiveté et donc du futile;... 1)

En d'autres termes, croire qu'il est possible de rendre compte de l'ensemble de l'oeuvre de Barthes en résumant les différents aspects sous lesquels le langage y est traité, c'est tenir Barthes pour un simple "écrivain,"²⁾ c'est considérer son langage comme un instrument de communication, un moyen pour véhiculer des idées. En un mot, c'est réduire son écriture à une simple parole. Or s'il est vrai que R. Barthes a four-

(1) "Ecrivains, Intellectuels, Professeurs" in: Tel Quel, no 47, Automne 1971, pp. 5-6.

(2) "L'écrivain accomplit une fonction, l'écrivain une activité, (...) l'écrivain est celui qui travaille sa parole (fût-il inspiré) et s'absorbe fonctionnellement dans ce travail."
"Les écrivains, eux, sont des hommes 'transitifs'; ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas". (Ecrivains et Ecrivains, in: Essais critiques, pp. 148 et 151)

ni un important travail d'élucidation, de critique, et qu'institutionnellement il est d'abord reconnu en tant que professeur, en tant qu'enseignant, il n'en reste pas moins qu'il est aussi et peut-être avant tout écrivain. L'empire des Signes, ces Mythologies heureuses¹⁾, où tout comme dans cette ville (TOKYO) dont nous parle Roland Barthes "...le centre lui-même n'est plus qu'une idée évaporée..." permettant à l'imaginaire de se déployer "...circulairement, par détours et retours le long d'un sujet vide..."²⁾, est sans doute l'exemple barthésien le plus prodigieux de sa capacité de faire jouer les mots, les sens, de produire une écriture véritable, une signifiante pure.

Deux articles, l'un écrit en 1960 (Ecrivains et Ecrivants. Arguments no 20, 1960), l'autre 10 ans plus tard (Ecrivains, Intellectuels, Professeurs. Tel Quel, no 47, 1971), décrivent, indirectement, la situation paradoxale dans laquelle se meut Barthes: en tant que Professeur (écrivain) il se trouve du côté de la parole, de la communication et donc du signe; en tant qu'écrivain il se situe du côté de l'écriture, de la production ou, en d'autres termes, du côté d'une certaine pratique du signifiant. Bien qu'en grande partie issu d'exposés oraux (Séminaires à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes) et donc apparemment réductible³⁾ le discours barthésien ne l'est pas de

(1) "Réponses" in Tel Quel, no 47, Automne 1971, p. 102

(2) BARTHES, Empire des Signes, p. 46.

(3) "Statutairement, le discours du professeur est marqué de ce caractère: qu'on peut (ou qu'on puisse) le résumer..." ("Ecrivains, Intellectuels, Professeurs", p. 4).

fait. C'est là un indice, peut-être, que Barthes, -écrivain et écrivain¹⁾ se situe davantage du côté de l'écrivain, du scripteur: "Nous voulons écrire quelque chose, et en même temps, nous écrivons tout court."²⁾

Cependant la

sacralisation du travail de l'écrivain sur sa forme a de grandes conséquences, et qui ne sont pas formelles: elle permet à la (bonne) société de distancer le contenu de l'oeuvre elle-même quand ce contenu risque de la gêner, de le convertir en pur spectacle, auquel elle est en droit d'appliquer un jugement libéral (c'est-à-dire indifférent), de neutraliser la révolte des passions, la subversion des critiques (ce qui oblige l'écrivain 'engagé' à une provocation incessante et impuissante), bref de récupérer l'écrivain... 3)

On ne saurait être plus net: dissenter sur la seule valeur (esthétique) de Barthes-écrivain serait annihiler tout l'aspect subversif de sa pratique des textes. Or, subversive sa pratique l'est incontestablement: preuve en soit, notamment, la violence des propos d'un R. Picard ou de ses "adeptes"⁴⁾: "Barthes au pilori" (l'Orient, Beyrouth, 16 janv. 1966); "Tordre le cou à la nouvelle critique et proprement décapiter un certain nombre d'imposteurs parmi lesquels M. Roland Barthes..." (Pariscope); "Escroqueries intellectuelles" (R. Picard, op.cit.), pour ne citer que quelques-uns des exemples rassemblés par Barthes dans Critique et

(1) "Aujourd'hui, chaque participant de l'intelligentsia tient en lui les deux rôles, dont il 'rentre' plus ou moins bien l'un ou l'autre..." "Ecrivains et Ecrivains", p. 153.

(2)-(3) "Ecrivains et Ecrivains", p. 153, p. 151.

(4) Nouvelle critique ou nouvelle imposture. Paris, J.J. Pauvert, coll. "Libertés", 1965.

Vérité, p. 11, notes 1 et 2.

Plus encore que la diversité des domaines abordés ou la constante recherche d'une méthodologie nouvelle, signes de l'antidogmatisme fondamental de Barthes, c'est le statut complexe des textes barthésiens, produits de ce "type bâtard" qu'est l'écrivain-écrivain, qui rend l'entreprise d'une étude sur Barthes difficile et risquée. Cela d'autant plus que le problème central de la signification est abordé par Barthes sous deux angles opposés ou du moins très différents: s'appuyant d'une part sur un modèle issu du structuralisme saussurien, il définit la signification comme un procès, un acte qui unit signifiant et signifié; mais d'autre part, influencé par les recherches "telquelistes", il met, dans certains textes récents¹⁾ l'accent sur la production de la signification, se distançant ainsi des analyses qui se limitent à une étude de la signification sous l'aspect de la communication. Une chose est dès lors claire: sous peine d'une simplification abusive, ni l'ensemble des écrits barthésiens, ni leur unité ne peuvent être définis en quelques pages. Nous y renonçons par conséquent d'emblée. Mais comment alors éviter le danger d'une étude trop particulière et fermée sur elle-même? Ce travail s'inscrivant en littérature française, où durant toutes nos études s'est posé le problème de

(1) Voir notamment S/Z, Sade, Fourier, Loyola, Le Plaisir du Texte.

"l'explication de textes"¹⁾, il nous semblerait intéressant de le centrer sur la pratique barthésienne des textes. Sans aucunement prétendre à l'exhaustivité - nous avons montré que ce serait non seulement prétentieux mais parfaitement illusoire - nous allons donc essayer de cerner quelques aspects fondamentaux de sa sémiotique littéraire. Nous pourrions ainsi formuler certaines difficultés inhérentes à cette pratique.

(1) "Comment lire?"; "Comment analyser telle oeuvre, tel texte?"; "Et même qu'est-ce qu'une oeuvre, un texte?", etc., questions que nous étudiants avons sans cesse été amenés à nous poser et à poser.

PREMIERE PARTIE

A propos de "Mythologies"

Publié en 1957, Mythologies est le résultat d'un travail critique mené de 1954 à 1956. Cet ouvrage se présente en deux parties formellement et théoriquement distinctes, mais pratiquement liées. La première regroupe une série de mythes qui trouvent leur matière dans des faits d'actualité les plus divers : un match de catch; une page de publicité; le mariage dans la presse illustrée; les jouets français; une inondation à Paris; le vin français; un procès; le Tour de France; le strip-tease parisien; etc. Tous ces textes, fort hétérogènes, ont un point commun: dénoncer, à titre d'exemple, la confusion que la presse bourgeoise et les mass media instaurent entre Nature et Histoire. Dans la seconde partie, "Le Mythe, Aujourd'hui", Barthes expose les principaux éléments de l'appareil théorique qui sous-tend les analyses de ces faits d'actualité. En d'autres termes, Barthes systématise dans ce texte le matériau antérieur en donnant une définition précise de la notion de mythe qui jusque-là n'apparaissait qu'à l'état pratique. De par son caractère méthodique cet essai est pour nous de première importance: l'analyse du modèle linguistique et des présupposés méthodologiques qui fondent la définition barthésienne du mythe nous permettra en effet de rendre compte à la fois de cette notion centrale dans l'oeuvre de Barthes et des difficultés

théoriques qu'elle implique.

Il est vrai qu'apparemment Mythologies ne concerne nullement la pratique des textes que pourtant nous plaçons au centre de ce travail (cf. la fin de notre introduction). Pourquoi dès lors choisir, comme point de départ, l'analyse critique de "Le Mythe, Aujourd'hui" ?

Selon Barthes, la littérature traditionnelle "est un mythe caractérisé"¹⁾. Une telle définition est sinon originale du moins inhabituelle: elle exige par conséquent quelques éclaircissements. C'est pourquoi l'examen critique de "Le Mythe, Aujourd'hui", qui certes peut apparaître comme un détour, est de fait nécessaire. Cette nécessité ressortira plus clairement au vue de l'exemplarité, de l'importance des difficultés théoriques de cet essai, difficultés que les écrits ultérieurs ne résolvent pas.

"Le Mythe, Aujourd'hui":

Selon Barthes "...le mythe est une parole choisie par l'histoire". Cette première définition nous donne d'emblée les deux composantes essentielles de l'analyse barthésienne du mythe: comme système de communication, mode de signification, parole, le mythe relève de la sémiologie, science générale du signe extensive à la linguistique; comme substance idéologique, reflet social, le mythe est déterminé par l'histoire: "...c'est l'histoire humaine qui fait pas-

(1) "Le Mythe, Aujourd'hui", p. 242.

ser le réel à l'état de parole, c'est elle et elle seule qui règle la vie et la mort du langage mythique". Dès lors un problème méthodologique fondamental se pose: comment articuler analyse formelle et analyse historique, idéologique? Barthes affirme qu'il n'est pas possible de confronter le mythe avec l'histoire qui le produit sans le soumettre auparavant à une exploration formelle systématique. Il énonce ce présupposé méthodologique dès la première page de "Le Mythe, Aujourd'hui" : "...le mythe est un mode de signification, c'est une forme. Il faudra plus tard poser à cette forme des limites historiques, des conditions d'emploi, réinvestir en elle la société: cela n'empêche pas qu'il faut d'abord la décrire comme forme". (p. 215, c'est nous qui soulignons). Ainsi, Barthes part du principe que "...plus un système est spécifiquement défini dans ses formes, et plus il est docile à la critique historique. (...) qu'un peu de formalisme éloigne de l'Histoire, mais que beaucoup y ramène" (p. 218).

Une question se pose : peut-on faire abstraction en un premier temps du sujet et de sa condition sociale? En d'autres termes, est-il, sera-t-il possible de réinvestir après coup les conditions historiques et sociales dans une analyse de la forme pure? Et si oui, selon quelles modalités? En particulier le présupposé méthodologique auquel obéit l'analyse barthesienne permettra-t-il réellement l'articulation dialectique dont Barthes, suivant en cela Engels,

reconnait la nécessité?¹⁾

Pour y répondre nous allons, dans les pages qui suivent, tenter d'examiner en détail l'essai de Barthes afin de montrer comment s'y articulent concrètement ces deux analyses.

L'analyse de la forme du mythe s'organise à partir du schéma tridimensionnel signifiant-signifié-^{Cependant,}signe, emprunté à F. de Saussure. ^{Valors,} que Saussure distingue sur le plan théorique langue/parole et langue/langage²⁾, Barthes assimile d'emblée langue-parole, langue-langage:

Il faut ici rappeler que les matières de la parole mythique (langue proprement dite, photographie, peinture, affiche, rite, objet, etc.), pour différentes qu'elles soient au départ, et dès lors qu'elles sont saisies par le mythe, (...) se ramènent toutes au simple statut de langage. (p. 221)

Bien que selon lui la parole mythique relève de la sémiologie et de ce fait ne doit pas être traitée comme la langue (p. 217), il recourt explicitement pour son analyse du mythe aux concepts saussuriens (signifiant-signifié-signe), pourtant spécifiquement définis en vue de l'étude de la langue. Ce qui, dans le

(1) "L'important, c'est de voir que l'unité d'une explication ne peut tenir à l'amputation de telle ou telle de ses approches, mais, conformément au mot d'Engels, à la coordination dialectique des sciences spéciales qui y sont engagées. Il en va ainsi de la mythologie: elle fait partie à la fois de la sémiologie comme science formelle et de l'idéologie comme science historique: elle étudie des idées-en-forme." (p. 219).

(2) "La langue, distincte de la parole, est un objet qu'on peut étudier séparément (...) Non seulement la science de la langue peut se passer des autres éléments du langage, mais elle n'est possible que si ces autres éléments n'y sont pas mêlés" (F. de Saussure, Cours de Linguistique générale, p. 31; voir par ailleurs CLG, chap. III, pp. 21-35).

système de la langue, est signe devient, dans celui du mythe, simple signifiant: le mythe décale d'un cran la langue. Sa principale caractéristique formelle est donc d'être un système sémiologique second. Barthes représente cette translation de la façon suivante (p. 222) :

langue	1. Signifiant	2. Signifié	
	3. signe I. SIGNIFIANT		II. SIGNIFIÉ
MYTHE	III. SIGNE		

Une première extension est à noter ici: le signe saussurien, terme associatif d'un concept et d'une image acoustique, devient chez Barthes "un total de signes, un signe global" (p. 221); l'unité barthésienne n'est donc pas la même que chez Saussure, puisque le signifiant d'un seul concept peut aussi bien être "un livre entier" qu'"...une forme minuscule (un mot, un geste, même latéral pourvu qu'il soit remarqué)..." (p. 227)

Par ailleurs, et c'est là plus qu'une simple extension, Barthes ne voit aucune contradiction à définir la langue comme "un système formel des premières significations" (p. 221), alors que Saussure, à qui il se réfère explicitement, ^{la} définit comme "un système de valeurs pures"¹⁾, signification et valeur étant nettement distinctes²⁾. Il est important de sou-

(1)-(2) CLG, p. 155; chap. IV, p. 155-169.

ligner qu'il ne s'agit pas ici d'une simple question de terminologie, contrairement à ce que semble affirmer Barthes: "Naturellement, ces trois termes sont purement formels, et on peut leur donner des contenus différents..." (p. 220). Une telle déclaration est théoriquement insuffisante dans la mesure où elle incite à prendre des concepts pour de simples mots, termes formels interchangeables à volonté ou indifféremment saturables. Elle n'est qu'une désignation d'un état de fait (Barthes emprunte à Saussure son schéma tridimensionnel signifiant-signifié-signe), mais n'explique nullement ce qui lui permet d'utiliser de façon apparemment cohérente un système conceptuel élaboré en vue "d'autre chose" (fonder la linguistique comme science). En fait cette situation théorique paradoxale (Barthes, tout en se référant à Saussure, considère la langue comme un système formel des premières significations alors que toute la linguistique issue du structuralisme saussurien n'a pu fonder de théorie sémantique) s'explique par la présence implicite chez Barthes d'un sujet en situation. Preuve en soi l'exemple suivant où signe et sens sont assimilés grâce à l'intervention explicite d'un sujet ("je") qui pourtant reste absent du schéma d'analyse de Barthes (cf. ci-dessus p. 11):

Soit un bouquet de roses: je lui fais signifier ma passion. (...) sur le plan de l'analyse, il y a bien trois termes; car ces roses chargées de passion se laissent parfaitement et justement décomposer en roses et en passion: les unes et l'autre existaient avant de se joindre et de former ce troisième objet, qui est le signe ["roses passionnalisées".] (...) sur le plan de l'analyse, je ne puis confondre les roses comme signifiant et les roses comme signe: le signifiant est vide, le signe est plein, il est sens (pp. 219-220).

Seul un sujet en situation (sujet d'une culture dans laquelle les roses sont connotées affectivement) peut "remplir" de passion, de sens, le signe "roses". Cette assimilation (signe-sens) serait en effet impensable d'un point de vue strictement saussurien: dans le CLG le sujet et sa situation sociale sont d'emblée exclus du champ de la linguistique proprement dite.¹⁾

Cette première assimilation nous montre déjà à quel point ce sujet, subrepticement introduit par le biais d'un exemple, joue un rôle-clé dans l'analyse barthésienne du mythe: sans lui, Barthes ne pourrait pas fonder le mythe sur le système de la langue.

Une seconde assimilation (sens-signifiant mythique)²⁾ lui permet de définir le rapport qui unit signifié et signifiant mythiques comme un rapport de déformation: "...dans le mythe, le concept déforme le sens. Naturellement, cette déformation n'est possible que parce que la forme du mythe est déjà constituée par un sens linguistique". Mais pour que la langue (forme du mythe) ait un sens il faut qu'il y ait activité d'un sujet; le sens n'existe pas en soi, indépendamment d'une pratique discursive. En effet, si le mythe a pour fonction première de "déformer" le sens linguistique, de transformer l'histoire en na-

(1) CLG, chap. IV et V.

(2) "Le signifiant du mythe se présente d'une façon ambiguë: il est à la fois sens et forme, plein d'un côté, vide de l'autre" ou plus loin: "...le signifiant a en quelque sorte deux faces: une face pleine, qui est le sens (...) et une face vide, qui est la forme..." (Le Mythe, pp. 224 et 230).

ture (p. 237) ce n'est pas seulement dû au fait que "le mythe est une parole définie par son intention (...) beaucoup plus que par sa lettre..." (p. 231) mais bien davantage parce que le mythe, produit de la classe bourgeoise¹⁾, est l'expression des valeurs de cette classe, avancées et défendues en fonction de ses intérêts par le biais du mythe, notamment. Bien que Barthes n'introduise pas encore à ce niveau le facteur idéologique dans son analyse (il procède d'abord, nous l'avons dit, à une étude de la forme pure), nous empiétons volontairement sur la deuxième partie de son étude afin de mettre en évidence ce qui rend possible, implicitement chez lui, l'assimilation signifiant-sens. Sans l'activité d'un sujet en situation (la bourgeoisie par exemple) cette assimilation reste incompréhensible:

La signification étant le mythe même (p. 228), le rôle du sujet apparaît encore plus clairement à l'articulation signifiant-signification. L'analyse barthésienne du mythe comme forme repose entièrement sur la duplicité du signifiant mythique: "...le mythe joue sur l'analogie du sens et de la forme: pas de mythe sans forme motivée". (p. 234). A cela nous répliquons: pas de "forme motivée" sans sujet. Et ce n'est pas un hasard si l'emploi analogique²⁾ que

(1) "...la bourgeoisie se masque comme bourgeoisie et par là-même produit le mythe; la révolution s'affiche comme révolution et par là-même abolit le mythe". (Le Mythe, p. 255).

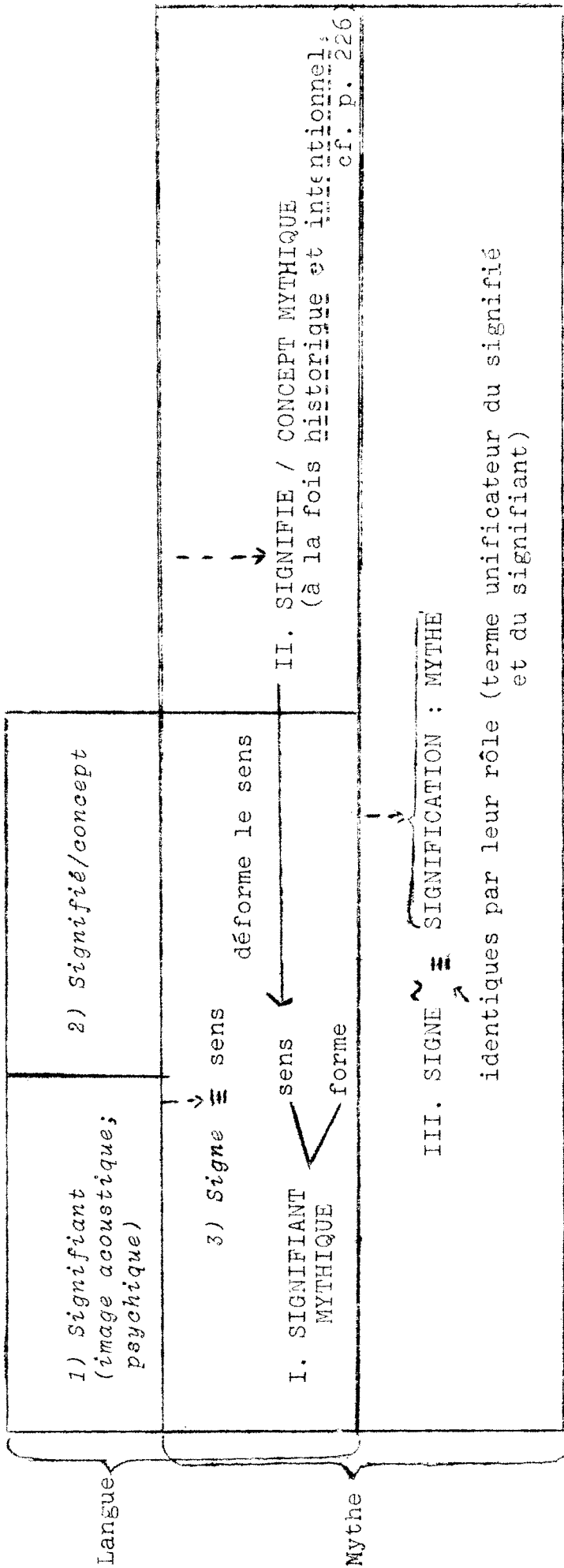
(2) "On le voit la signification est le mythe même, tout comme le signe saussurien est le mot (ou plus exactement l'entité concrète)" (Le Mythe, p. 228).

Barthes fait de Saussure s'arrête précisément ici : contrairement au signe saussurien qui est toujours immotivé¹⁾ "la signification mythique, elle, n'est jamais complètement arbitraire, elle est toujours en partie motivée, contient fatalement une part d'analogie. (...) La motivation est fatale." (pp. 233-234).

Si nous avons rappelé le principe fondamental de l'étude de la langue chez Saussure, ce n'est que dans la mesure où cela nous permettait de mieux cerner les difficultés de l'analyse barthésienne du mythe. En effet, le mythe s'inscrivant directement dans la réalité²⁾, le recours au CLG, fût-il analogique, nous paraissait problématique du fait que la langue y est conçue comme un champ formel analysable en soi, indépendamment de toute réalité extérieure.

Le tableau que nous reproduisons ci-dessous résume notre analyse critique : il montre que de Saussure et de sa théorie il ne reste rien chez Barthes, sinon une terminologie travestie, puisque la cohérence du schéma proposé dans "Le Mythe, Aujourd'hui" (p. 222 ou p. 11 de notre exposé) n'est maintenue qu'à condition d'introduire explicitement un sujet en situation :

-
- (1) Le signe "...est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité" (CLG, p.101).
 - (2) "...le mythe est une parole choisie par l'histoire..." (Le Mythe, p. 216).



LEGENDE: en italique : cf. Saussure

en romain : modifications ou extensions apportées par Barthes

-----> : intervention d'un sujet en situation.

Pourquoi dès lors ce recours à Saussure?
Barthes cherche-t-il ainsi "à transposer la théorie linguistique hors de son champ propre dans la mesure où la linguistique apparaît comme une science; ..."?¹⁾
Considère-t-il, lui aussi, la linguistique comme "... une science-pilote, un modèle, de la même manière qu'on a voulu faire de la physique un modèle théorique de toutes les sciences, ou leur base de réduction"?²⁾
Vue l'importance de la linguistique dans la recherche barthésienne³⁾, cette hypothèse est vraisemblable. En ce sens il est important de noter - et cela au-delà d'une exégèse d'ordre philologique! - que Barthes, fondant son analyse du mythe sur la théorie saussurienne du signe, la considère comme nullement problématique. Son utilisation analogique et non critique des concepts saussuriens indique clairement qu'il ne tient pas compte du fait que le saussurisme n'a pu fonder théoriquement la sémantique⁴⁾, pierre de

-
- (1)-(2) HAROCHE, HENRY, PECHEUX, "La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours". in: Langages 24, déc. 71, p. 94.
- (3) Dans Critique et Vérité, notamment, Barthes affirme explicitement que la science de la Littérature doit se fonder sur la linguistique: "...la linguistique peut donner à la littérature ce modèle génératif qui est le principe de toute science, puisqu'il s'agit toujours de disposer de certaines règles pour expliquer certains résultats." (p. 58).
- (4) Ce problème est posé et partiellement traité dans:
- voir notes (1) et (2) ci-dessus, pp. 93-106
- P. FIALA, M. HIRSBRUNNER, "Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation." Cahier no 13, Centre de Recherches Sémiologiques, avril 1972.

touche de l'analyse barthésienne du mythe ("...la signification est le mythe même..." (p. 228)). La conséquence est nette: Barthes n'ayant réservé dans son analyse formelle du mythe aucune place pour une théorie du sujet et de son insertion dans une situation sociale, son analyse idéologique, bien que fort intéressante, ne peut s'articuler dialectiquement sur celle de la forme. C'est là l'effet principal du présupposé méthodologique auquel obéit l'étude de Barthes.

Le mécanisme du mythe est pourtant clairement démonté et son principe défini avec netteté: "Le mythe ne cache rien et il n'affiche rien: il déforme; le mythe n'est ni un mensonge ni un aveu: c'est une inflexion (...) il transforme l'histoire en nature". (p.237) Cependant, au lieu de déboucher sur une analyse politique, Barthes se confine dans une problématique de type éthique:

Du point de vue éthique, ce qu'il y a de gênant dans le mythe, c'est précisément que sa forme est motivée. Car s'il y a une 'santé' du langage, c'est l'arbitraire du signe qui la fonde. L'écoeurant dans le mythe, c'est le recours à une fausse nature, c'est le luxe des formes significatives, comme dans ces objets qui décorent leur utilité d'une apparence naturelle. La volonté d'alourdir la signification de toute la caution de la nature provoque une sorte de nausée: le mythe est trop riche, et ce qu'il a en trop, c'est précisément sa motivation (...) Ethiquement, il y a une sorte de bassesse à jouer sur les deux tableaux." (p. 234, note 7).

La fonction principale du mythe étant précisément de parler des choses en les purifiant, en les "innocentant" (p. 252), Barthes en vient à connoter le mythe, la mythologie d'un signe négatif, et ce au nom d'un principe moral:

c'est une responsabilité que de remplir le second système par des signifiés en quelque sorte pleins, substantialisés, puisque précisément la fonction sociale du double système est de naturaliser le signe, de faire passer le signe pour une simple raison. Il y a donc un problème éthique, et l'on peut très bien imaginer que les systèmes les plus innocents sont ceux qui précisément arrivent en quelque sorte à ne pas remplir le second système 1)

Ainsi au lieu d'expliquer réellement le rôle idéologique et politique du mythe dans notre société, Barthes se contente d'en désigner/dénoncer l'existence. Et croire qu'il suffirait d'ajouter à la "version sémiologique de l'idéologie (...) une théorie politique du phénomène petit-bourgeois"²⁾ pour dépasser ce simple statut de constat est parfaitement illusoire. Compléter "Le Mythe, Aujourd'hui" par une telle théorie serait certes intéressant en soi mais ne changerait rien fondamentalement. Complétée ou non par un point de vue politique, l'analyse idéologique du mythe est et reste juxtaposée à celle de la forme, du fait même des présupposés linguistiques³⁾ sur lesquels elle s'appuie.

Le point de départ choisi par Barthes l'a donc conduit à une impasse partielle: contrairement

(1) BARTHES. "L'analyse rhétorique" in: Littérature et Société, 1967, discussion p. 38. De cet article il ressort clairement que ce principe moral règle en grande partie la conception barthésienne de la (bonne) littérature et détermine le type d'analyse qu'il en propose (cf. deuxième partie de notre travail).

(2) BARTHES. "Réponses" in: Tel Quel, no 47, Aut. 71, p. 96

(3) Traitement de la langue comme système clos, autonome et par conséquent, exclusion du sujet et de sa situation sociale.

au principe qu'il posait lui-même au début de son étude¹⁾, il se trouve en fin d'analyse face à un dilemme qu'il estime fatal pour l'heure :

aujourd'hui, pour le moment encore, il n'y a qu'un choix possible, et ce choix ne peut porter que sur deux méthodes également excessives: ou bien poser le réel entièrement perméable à l'histoire, et idéologiser; ou bien, à l'inverse, poser un réel finalement impénétrable, irréductible, et, dans ce cas, poétiser. (...) nous vogueons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité. (pp. 267-268)

Nous tenterons de montrer²⁾ que cette difficulté, qui se reporte sur l'oeuvre tout entière, n'est pas "une difficulté d'époque", mais la conséquence même de la compréhension barthésienne du marxisme. Il ne nous sera certes pas possible de rendre compte en détail des différentes modalités sous lesquelles se présente ce problème non résolu par les écrits ultérieurs.

Nous verrons cependant que tantôt Barthes l'esquive par le choix délibéré d'une analyse formelle qui ne cherche nullement à s'articuler à une autre approche, tantôt le dissimule derrière un principe méthodologique affirmant la nécessité de soumettre "...le message littéraire (...) à une exploration systématique, sans laquelle il ne sera jamais possible de le confronter avec l'histoire qui le produit..."³⁾.

(1) cf. "Le Mythe, Aujourd'hui", p. 219 "L'important, c'est de voir que l'unité d'une explication ne peut tenir à l'amputation de telle ou telle de ses approches, mais, conformément au mot d'Engels, à la coordination dialectique des sciences qui y sont engagées".

(2) voir essentiellement notre seconde partie.

(3) "Analyse rhétorique", Littérature et Société, p. 32.

Notre critique de "Le Mythe, Aujourd'hui"
ainsi qu'une analyse même rapide de la pratique bar-
thésienne des textes, montrant comment ce problème se
pose dans sa sémiotique littéraire, devraient nous
permettre de donner une première idée des conditions
nécessaires à une coordination dialectique d'appro-
ches différentes.